

feu de nos bataillons. La mort semble planer sur ces abatis sanglants. N'importe: grenadiers, montagnards, se pressent, se poussent, enjambent les troncs d'arbres, laissant des lambeaux de leurs uniformes et de leurs chairs aux branches tranchantes comme des glaives, et montent d'un même élan vers ces retranchements meurtriers. Mais au pied de la ligne française se dressent les arbres "appointés" comme autant de chevaux de frise; la tempête infernale fait rage; une grêle de balles tombe des sommets où flottent les drapeaux de la France dans le brouillard rouge de la fusillade; et les feux croisés des saillants balaient le revers de la hauteur.

"Enfin l'ennemi recule: "La position est imprenable" s'écrient les soldats anglais. Mais Abercromby, qui se tient à un mille et demi en arrière, au moulin de la Chôte, envoie l'ordre de recommencer l'attaque. Et les intrépides colonnes reprennent leur élan. Scène épique: des masses d'hommes rendus furieux par le carnage, se précipitent dans un effroyable enchevêtrement d'obstructions, tombant, se relevant, s'embarassant dans les branches aiguës, foulant aux pieds des cadavres, criant, jurant, et s'avancant toujours vers la hauteur fatale d'où semble pleuvoir le trépas!

"Ah! ce fut une rude et rudes journée! Pendant sept heures, les soldats anglais, déployant une valeur à laquelle il faut rendre hom-